

Annexe 4 – complément d'analyse

3.1. Etiquetage et disqualification

Tristan (16 ans, G1), qui fréquente une école d'une ville wallonne, déclare : *« si je commence à venir en hippie ou quoi à l'école, je peux me faire harceler, je peux subir des critiques très facilement »*. La qualification « hippie » se réfère à certains attributs et impliqué, selon lui, *« de venir [à l'école] avec des pulls troués parce que je veux pas en racheter d'autres (...) des pantalons en fibres qui sont moches (...) en couleurs camouflages »*. Pour illustrer ces représentations et justifier ces craintes du regard d'autrui, Tristan (16 ans) me confie que lorsqu'il était allé à une manifestation pour le climat à Bruxelles, certaines personnes de son école *« s'étaient foutues de [sa] gueule »*. De là, cette stigmatisation prend la forme d'une sanction sociale.

Dans l'extrait ci-après, on peut observer une opposition entre ce que Olivia (17 ans, G1) considère comme la normalité, et entre ce que représente une posture écologiste, qui est ici associée à une catégorisation stigmatisante de « bobo » :

« J'ai l'impression [...] qu'il [son père] essaie d'être « normal » ou le plus, fin qu'on dise pas de lui qu'il est décalé. Il aime pas qu'on le traite de bobo, il veut rentrer dans le moule, il veut être normal auprès de ses collègues et tout. J'sais que ça le touche plus ou moins [...]. Faire attention à l'écologie et faire ce genre de gestes, [c'est] un peu comme être différent. Mais en même temps, il fait attention, mais en même temps, il essaie d'être normal. »

Olivia me confie que son père semble dissimuler cette facette auprès de son entourage, en dehors de la sphère familiale. A l'inverse, elle décrit sa mère (sachant que ses parents sont séparés) comme *« fort différente, un peu écolo »*, tendance de laquelle s'est distancié son père : *« il s'est mis un peu dans un autre sens »* (Olivia, 17 ans). Olivia se compare à son père parce qu'elle pense être *« un peu vue comme la bobo et tout et ça »*. Elle précise : *« maintenant, ça me choque plus trop, mais avant, j'aimais pas »*. Pour se distancier de cette étiquette, elle ne parle pas d'elle à l'école, qui est un gros établissement d'une ville wallonne. Même en se rangeant du côté de la discrétion, certaines des attitudes et habitudes alimentaires d'Olivia (17 ans, G1) font transparaître sa posture écologiste aux yeux de ses pairs. A cette fin, elle prêtait attention à *« aller à l'école bien habillée, comme tout le monde, fin aller avec des tartines*

normales, et pas avec du pain complet... ». Lisa (16 ans, G1) évoque ce même genre de détails : « des fois, les gens rigolent quand ils voient notre boîte à tartine en fer, ça n'a pas de sens ! ».

Lisa (16 ans, G1) décrit son école, située dans un village ardennais, comme « *catholique, élitiste, assez spéciale, du coup les différences sociales sont assez marquées* ». Elle semble tiraillée entre l'affirmation de soi et la revendication de ses valeurs, d'une part, et la honte suscitée par les préjugés et la marginalisation, d'autre part, ce qui la conduit à dissimuler cette partie d'elle :

« Y'a un moment où j'osais le dire que j'étais écolo et [...] maintenant j'ose plus le dire [...] c'est vraiment une honte quoi. Alors que ça devrait être une fierté et que ça devrait être quelque chose de normal que tout le monde a quoi, de vouloir protéger la nature et de vouloir se protéger nous ».

Qui plus est, la jeune femme éprouve de l'ambivalence entre le caractère sérieux de ces jugements et leur visée potentiellement humoristique :

« Ils [ses camarades de classe] aiment bien rigoler de moi sur ça (...) mais pas vraiment méchamment. Mais bon, c'est quand même pas drôle (...) Je sais bien qu'ils sont pas premier degré (...) en fait si, ils sont premier degré mais (...) ils me détestent pas quoi (...). Mais ça va parce que je prends ça avec auto-dérision, maintenant j'ai assez confiance en moi pour plus être gênée à ce point-là, mais bon... c'est quand même un peu stigmatisant des fois ».

Jessica (15 ans, G1), inscrite dans un établissement à pédagogie alternative du côté flamand, proche de Bruxelles, me fait aussi part de ce paradoxe qu'elle peine à comprendre entre l'intérêt effectif pour l'environnement d'un côté, et la stigmatisation des personnes qui semblent réellement adopter un mode de vie en cohérence avec cet intérêt d'un autre côté. Elle dénonce ces mentalités en revendiquant que « *être bio, c'est super important !* ». Dans l'extrait suivant transparait le processus de d'étiquetage (*labelling theory*), tel que l'a théorisé Becker (1963), relevant d'une catégorisation dont il est compliqué de s'émanciper :

« En fait ils te mettent dans une caricature de cette image de quelqu'un de bio entre guillemets et dans un style de vie (...). Il y a peut-être cette image de personnes qui se baladent en Birkenshtock, qui mangent des graines, qui a des parents bobo (...). Mais les gens, ils sont quand même intéressés, ils trouvent quand même que c'est important. Du coup, je comprends pas pourquoi quand quelqu'un fait des efforts pour la planète, ils vont s'en moquer. » (Jessica, 15 ans, G1).

A ce titre, Jessica (15 ans, G1) me parle de « *l'éducation eco-friendly* » qu'elle a reçue, et explique à quel point elle repérait aussitôt les personnes chez qui ce n'était pas le cas. Elle se sentait « *envieuse de ces gens-là qui s'habillaient Zara par exemple* » et cherchait « *à être comme ces personnes-là* », qu'elle trouvait, étant plus jeune, « *plus cools* ». Ce désir s'est manifesté jusqu'à affirmer d'avantage sa vraie identité lors de l'adolescence, stade de vie où elle affirme ne plus attacher autant d'importance au regard d'autrui. Effectivement, petite, elle avait « *presque la honte d'être intéressée [par l'environnement et le naturalisme]* », phénomène qu'elle a pu intellectualiser aujourd'hui. Les trois filles du groupe sujettes à cette stigmatisation (Jessica, Olivia, Lisa) ont alors toutes relativisé leur « non-conformité » en grandissant, en attribuant moins de poids au jugement extérieur et à la validation sociale.

Néanmoins, Lisa (16 ans, G1) me confie qu'il reste compliqué pour elle et sa petite sœur de subir ces jugements :

« *Elle [la sœur de Lisa] rejette tout ce qui est un peu écologie parce (...) les gens n'aiment pas les écolos à l'école (...) c'est assez compliqué pour elle du coup, elle essaie vraiment de ne pas être mise dans le même panier que les écolos* » (Lisa, 16 ans).

Lorsque j'ai demandé à Lisa si d'autres personnes étaient « comme elles » (étiquetées de la même manière) dans leur école, elle m'affirme que oui, mais que les personnes concernées « *confirment les clichés des gens, ou alors, c'est juste des gens qui sont un peu paumés qu'on traite d'écolos parce qu'ils ont des vêtements bizarres.* » (Lisa, 16 ans). Elle m'avoue entretenir, elle aussi, « *des clichés sur les gens* », qu'elle constate à travers le tissu social de ses parents.

A ce propos, Tristan (16 ans, G1) mentionne un de ses amis d'école « *qui a aussi une famille un peu comme moi, un peu moins que moi, mais quand même aussi, un peu écolo bobo etc. Et donc il partage bcp de mes avis lui* » (Tristan, 16 ans). Force est de constater que Tristan (16 ans, G1) qualifie, sa famille et lui-même de « *écolo bobo* » et que cela implique le partage de valeurs communes et l'appartenance à une même catégorie.

Cette stigmatisation envers cette adhésion morale et pratiques en faveur de l'environnement peut être étudiée à l'aune d'une grille de lecture envisageant le langage comme un outil actif. Non neutre, le langage s'en trouve instrumentalisé car il structure et légitime les rapports de pouvoir et de domination symbolique (Martel, 2023). C'est de la sorte que l'appellation « bobo-écolo », dans son usage, devient chargée idéologiquement et comporte un effet normatif

Commenté [GA1]: En fait, ce type de passages est fort brut et il faudrait essayer de distinguer par la police, la mise en page les paragraphes où tu mets des éléments que tu analyses et des paragraphes qui renvoient à des illustrations, des passages d'entretiens, des descriptions qui illustrent ton analyse

(Martel, 2023). En effet, Jérôme (17 ans, G1) relate le caractère insultant de cette expression dans son école, située dans un village ardennais :

« Quand on nous traite d'écolo, c'est vraiment grave entre guillemets (...). Même en campagne, un vrai écolo, c'est péjoratif je pense ».

Ce phénomène peut être mis en parallèle avec le concept de « novlangue », théorisé par Orwell (1984). Il qualifie des termes prenant la forme, au fil du temps et de l'évolution des représentations, de propos dénigrants et empreints de moqueries, en plus de classer les individus visés dans une catégorie non voulue (cf. *labelling theory*). Ce mécanisme rend certaines idées honteuses, risibles, et donc limite leur diffusion au moyen de mots et expressions utilisés comme outils de domination. Effectivement, il existe une « corrélation entre le langage et la pensée » (Gales, 2015). Orwell soutient que « les mots orientent la pensée » et que « le langage traduit une certaine vision du monde », sachant que les éléments de réalité, et la perception de celle-ci « n'existent pas en dehors de son expression langagière » qui constitue un « intermédiaire représentatif ou interprétatif » (Ibid.).

Au fil de notre échange, Jérôme (17 ans, G1) se questionne sur la dimension normative de ce phénomène :

« C'est peut-être la norme (...) de ne pas être écolo (...) écolo, ça fait un peu écho à des choses intangibles que eux ne voient ou que nous on voit pas et que d'autres font, qui sont un peu ridicules parfois (...) c'est le cliché du vegan extrémiste qui se lave plus (...) ».

Par ailleurs, Jérôme (17 ans, G1) dénonce une certaine fermeture d'esprit à l'égard de certaines innovations, comme les voitures électriques. Celles-ci seraient mal vues et critiquées par un certain public, dans la mesure où « ça allait trop changer les choses », selon lui. Il généralise cette attitude à une tendance plus globale de rejet des moyens potentiellement plus respectueux de l'environnement, issus des progrès techniques, mais perçus comme contraires à l'authenticité revendiquée par cette catégorie de personnes (Tardieu, 2023).

L'expression « bobo écolo » peut être considérée comme un terme parapluie, un fourre-tout dans la mesure où elle regroupe sous une même étiquette, au sein d'une catégorie universelle, une diversité de trajectoires, de pratiques et de rapports à l'écologie, souvent sans nuance (Martel, 2023 ; Tardieu, 2023). Pour ainsi dire, le terme « bobo écolo » est dépourvu de cohérence analytique car il établit un amalgame entre classe sociale, valeurs et idéologies

politiques, pratiques d'engagement environnemental, mode de vie et de consommation... (Tardieu, 2023). Qui plus est, il traduit un regard stéréotypé sur certains styles de vie plus respectueux de l'environnement, et les personnes y étant assimilées sont alors insérées dans cette catégorie (Martel, 2023). De cette manière, et comme cela a été énoncé par plusieurs jeunes ci-dessous, les personnes concernées s'en trouvent réduites à quelques gros traits caractéristiques. Celles-ci se limite à des attributs physiques et moraux, vidant de sa substance les valeurs partagées par ces personnes. Cette homogénéisation abusive occulte l'hétérogénéité caractérisant les individus étiquetés comme tels (Tardieu, 2023).

Bibliographie

Martel, R. (2023, 24 octobre). *La stigmatisation du "bobo" tente de disqualifier les luttes écologistes*. Reporterre. <https://reporterre.net/La-stigmatisation-du-bobo-tente-de-disqualifier-les-luttes-ecologistes>

Tardieu, L. (2023, 18 juillet). *Écologie et décroissance : des préoccupations de nantis très éduqués ?* Socialter. <https://www.socialter.fr/article/ecologie-et-decroissance-des-preoccupations-de-nantis-tres-eduques>

Gales, A. (2015). Vous avez dit novlangue ? Ballast, 2(1), 88-97. <https://doi.org/10.3917/ball.002.0088>.